

CINNA

OU

LA CLÉMENTE D'AUGUSTE.

TRAGÉDIE — 1659

A MONSIEUR DE MONTORON.

Monsieur,

Je vous présente un tableau d'une des plus belles actions d'Auguste. Ce monarque était tout généreux, et sa générosité n'a jamais paru avec tant d'éclat que dans les effets de sa clémence et de sa libéralité. Ces deux rares vertus lui étaient si naturelles et si inséparables en lui, qu'il semble qu'en cette histoire que j'ai mise sur notre théâtre elles se soient tour à tour entre-produites dans son âme. Il avait été si libéral envers Cinna, que sa conjuration ayant fait voir une ingratitude extraordinaire, il eut besoin d'un extraordinaire effort de clémence pour lui pardonner; et le pardon qu'il lui donna fut la source des nouveaux bienfaits dont il lui fut prodigue, pour vaincre tout à fait cet esprit qui n'avait pu être gagné par les premiers; de sorte qu'il est vrai de dire qu'il eût été moins clément envers lui s'il eût été moins libéral, et qu'il eût été moins libéral s'il eût été moins clément. Cela étant, à qui pourrais-je plus justement donner le portrait de l'une de ces héroïques vertus qu'à celui qui possède l'autre en un si haut degré, puisque, dans cette action, ce grand prince les a si bien attachées et comme unies l'une à l'autre, qu'elles ont été tout ensemble et la cause et l'effet l'une de l'autre? Vous avez des richesses, mais vous savez en jouir, et vous en jouissez d'une façon si noble, si relevée, et tellement illustre, que vous forcez la voix publique d'avouer que la fortune a consulté la raison quand elle a répandu ses faveurs sur vous, et qu'on a plus de sujet de vous en souhaiter le redoublement que de vous en envier l'abondance. J'ai vécu si éloigné de la flatterie, que je pense être en possession de me

faire croire quand je dis du bien de quelqu'un; et, lorsque je donne des louanges (ce qui m'arrive assez rarement), c'est avec tant de retenue, que je supprime toujours quantité de glorieuses vérités, pour ne me rendre pas suspect d'étaler de ces mensonges obligeants que beaucoup de nos modernes savent débiter de si bonne grâce. Aussi je ne dirai rien des avantages de votre naissance, ni de votre courage, qui l'a si dignement soutenue dans la profession des armes, à qui vous avez donné vos premières années; ce sont des choses trop connues de tout le monde. Je ne dirai rien de ce prompt et puissant secours que reçoivent chaque jour de votre main tant de bonnes familles ruinées par les désordres de nos guerres; ce sont des choses que vous voulez tenir cachées. Je dirai seulement un mot de ce que vous avez particulièrement de commun avec Auguste: c'est que cette générosité qui compose la meilleure partie de votre âme et règne sur l'autre, et qu'à juste titre on peut nommer l'âme de votre âme, puisqu'elle en fait mouvoir toutes les puissances; c'est, dis-je, que cette générosité, à l'exemple de ce grand empereur, prend plaisir à s'étendre sur les gens de lettres, en un temps où beaucoup pensent avoir trop récompensé leurs travaux quand ils les ont honorés d'une louange stérile. Et, certes, vous avez traité quelques-unes de nos muses avec tant de magnanimité, qu'en elles vous avez obligé toutes les autres, et qu'il n'en est point qui ne vous en doive un remerciement. Trouvez donc bon, monsieur, que je m'acquiesse de celui que je reconnais vous en devoir, par le présent que je vous fais de ce poème, que j'ai choisi comme le plus durable des miens, pour apprendre plus longtemps à ceux qui le liront que le généreux M. de Montoron, par une libéralité inouïe en ce siècle, s'est rendu toutes les muses redevables, et que je prends tant de part aux bienfaits dont vous avez surpris quelques-unes d'elles, que je m'en dirai toute ma vie,

Monsieur,

Votre très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur.

CORNILLE.

EXAMEN DE CINNA.

Ce poème a tant d'illustres suffrages qui lui donnent le premier rang parmi les miens, que je me ferais trop d'importants ennemis si j'en disais du mal: je ne le suis pas assez de moi-même pour chercher des défauts où ils n'en ont point voulu

voir, et accuser le jugement qu'ils en ont fait, pour obscurcir la gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette approbation si forte et si générale vient sans doute de ce que la vraisemblance s'y trouve si heureusement conservée aux endroits où la vérité lui manque, qu'il n'a jamais besoin de recourir au nécessaire. Rien n'y contredit l'histoire, bien que beaucoup de choses y soient ajoutées; rien n'y est violenté par les incommodités de la représentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu.

Il est vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulière. La moitié de la pièce se passe chez Émilie, et l'autre dans le cabinet d'Auguste. J'aurais été ridicule si j'avais prétendu que cet empereur délibérât avec Maxime et Cinna s'il quitterait l'empire ou non, précisément dans la même place où ce dernier vient de rendre compte à Émilie de la conspiration qu'il a formée contre lui. C'est ce qui m'a fait rompre la liaison des scènes au quatrième acte, n'ayant pu me résoudre à faire que Maxime vint donner l'alarme à Émilie de la conjuration découverte au lieu même où Auguste en venait de recevoir l'avis par son ordre, et dont il ne faisait que de sortir avec tant d'inquiétude et d'irrésolution. C'eût été une impudence extraordinaire et tout à fait hors du vraisemblable, de se présenter dans son cabinet un moment après qu'il lui avait fait révéler le secret de cette entreprise, dont il était un des chefs, et porter la nouvelle de sa fausse mort. Bien loin de pouvoir surprendre Émilie par la peur de se voir arrêtée, c'eût été se faire arrêter lui-même et se précipiter dans un obstacle invincible au dessein qu'il voulait exécuter. Émilie ne parle donc pas où parle Auguste, à la réserve du cinquième acte; mais cela n'empêche pas qu'à considérer tout le poëme ensemble, il n'ait son unité de lieu, puisque tout s'y peut passer, non-seulement dans Rome ou dans un quartier de Rome, mais dans le seul palais d'Auguste, pourvu que vous y vouliez donner un appartement à Émilie qui soit éloigné du sien.

Le compte que Cinna lui rend de sa conspiration justifie ce que j'ai dit ailleurs, que, pour faire souffrir une narration ornée, il faut que celui qui la fait et celui qui l'écoute aient l'esprit assez tranquille, et s'y plaisent assez pour lui prêter toute la patience qui lui est nécessaire. Émilie a de la joie d'apprendre de la bouche de son amant avec quelle chaleur il a suivi ses intentions; et Cinna n'en a pas moins de lui pouvoir donner de si belles espérances de l'effet qu'elle en souhaite: c'est pourquoi, quelque longue que soit cette narration, sans interruption aucune, elle n'ennuie point. Les ornements de rhétorique dont j'ai tâché de l'enrichir ne la font point condamner de trop d'artifice, et la diversité de ses figures ne fait point regretter le temps que j'y perds; mais, si j'avais attendu à la commencer

qu'Évandre eût troublé ces deux amants par la nouvelle qu'il leur apporte, Cinna eût été obligé de s'en taire ou de la conclure en six vers, et Émilie n'en eût pu supporter davantage.

Comme les vers de ma tragédie d'*Horace* ont quelque chose de plus net et de moins guindé pour les pensées que ceux du *Cid*, on peut dire que ceux de cette pièce ont quelque chose de plus achevé que ceux d'*Horace*, et qu'enfin la facilité de concevoir le sujet, qui n'est ni trop chargé d'incidents, ni trop embarrassé des récits de ce qui s'est passé avant le commencement de la pièce, est une des causes sans doute de la grande approbation qu'il a reçue. L'auditeur aime à s'abandonner à l'action présente, et à n'être point obligé, pour l'intelligence de ce qu'il voit, de réfléchir sur ce qu'il a déjà vu, et de fixer sa mémoire sur les premiers actes, pendant que les derniers sont devant ses yeux. C'est l'incommodité des pièces embarrassées, qu'en termes de l'art on nomme *implexes*, par un mot emprunté du latin, telles que sont *Rodogune* et *Héraclius*. Elle ne se rencontre pas dans les simples; mais comme celles-là ont sans doute besoin de plus d'esprit pour les imaginer, et de plus d'art pour les conduire, celles-ci, n'ayant pas le même secours du côté du sujet, demandent plus de force de vers, de raisonnement, et de sentiments pour les soutenir.

PERSONNAGES.

OCTAVE-CÉSAR-AUGUSTE, empereur de Rome.

LIVIE, impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste.

MAXIME, autre chef de la conjuration.

ÉMILIE, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguste et proscrit par lui durant le triumvirat.

FULVIE, confidente d'Émilie.

POLYCLÈTE, affranchi d'Auguste.

ÉVANDRE, affranchi de Cinna.

EUPHORBÈ, affranchi de Maxime.

La scène est à Rome.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — ÉMILIE.

Impatients désirs d'une illustre vengeance
 Dont la mort de mon père a formé la naissance,
 Enfants impétueux de mon ressentiment,
 Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
 Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire ;
 Durant quelques moments souffrez que je respire,
 Et que je considère, en l'état où je suis,
 Et ce que je hasarde et ce que je poursuis.
 Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire,
 Et que vous reprochez à ma triste mémoire
 Que par sa propre main mon père massacré
 Du trône où je le vois fait le premier degré ;
 Quand vous me présentez cette sanglante image,
 La cause de ma haine, et l'effet de sa rage,
 Je m'abandonne toute à vos ardents transports,
 Et crois, pour une mort, lui devoir mille morts.
 Au milieu, toutefois, d'une fureur si juste,
 J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste,
 Et je sens refroidir ce bouillant mouvement
 Quand il faut, pour le suivre, exposer mon amant.
 Oui, Cinna, contre moi moi-même je m'irrite
 Quand je songe aux dangers où je te précipite.
 Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien,
 Te demander du sang, c'est exposer le tien :
 D'une si haute place on n'abat point de têtes
 Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes ;
 L'issue en est douteuse, et le péril certain :
 Un ami déloyal peut trahir ton dessein ;
 L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,
 Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise,
 Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper ;
 Dans sa ruine même il peut t'envelopper ;

Et, quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
 Il te peut, en tombant, écraser sous sa chute.
 Ah ! cesse de courir à ce mortel danger ;
 Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger.
 Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
 Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes ;
 Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants malheurs
 La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
 Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père ?
 Est-il perte à ce prix qui ne semble légère ?
 Et, quand son assassin tombe sous notre effort,
 Doit-on considérer ce que coûte sa mort ?
 Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses,
 De jeter dans mon cœur vos indignes faiblesses ;
 Et toi qui les produis par tes soins superflus,
 Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus :
 Lui céder, c'est ta gloire ; et le vaincre, ta honte ;
 Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte :
 Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
 Et ne triomphera que pour te couronner.

SCÈNE II. — ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

Je l'ai juré, Fulvie, et je le jure encore,
 Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore,
 S'il me veut posséder, Auguste doit périr ;
 Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir.
 Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE.

Elle a, pour la blâmer, une trop juste cause ;
 Par un si grand dessein vous vous faites juger
 Digne sang de celui que vous voulez venger ;
 Mais, encore une fois, souffrez que je vous die
 Qu'une si juste ardeur devrait être attiédie.
 Auguste, chaque jour, à force de bienfaits,
 Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits ;
 Sa faveur envers vous paraît si déclarée,
 Que vous êtes chez lui la plus considérée ;
 Et de ses courtisans souvent les plus heureux
 Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.

ÉMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon père ;
 Et, de quelque façon que l'on me considère,
 Abondante en richesse ou puissante en crédit,
 Je demeure toujours la fille d'un proscrit.
 Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses ;
 D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses :
 Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
 Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
 Il m'en fait chaque jour sans changer mon courage ;
 Je suis ce que j'étais, et je puis davantage,
 Et des mêmes présents qu'il verse dans mes mains
 J'achète contre lui les esprits des Romains ;
 Je recevrais de lui la place de Livie
 Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie.
 Pour qui venge son père il n'est point de forfaits,
 Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate ?
 Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate ?
 Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli
 Par quelles cruautés son trône est établi ;
 Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes,
 Qu'à son ambition ont immolés ses crimes,
 Laissent à leurs enfants d'assez vives douleurs
 Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.
 Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre :
 Qui vit haï de tous ne saurait longtemps vivre :
 Remettez à leurs bras les communs intérêts,
 Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

ÉMILIE.

Quoi ! je le haïrai sans tâcher de lui nuire ?
 J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire ?
 Et je satisferai des devoirs si pressants
 Par une haine obscure et des vœux impuissants ?
 Sa perte, que je veux, me deviendrait amère,
 Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père :
 Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas
 Qui, le faisant périr, ne me vengerait pas.
 C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
 Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.

Joignons à la douceur de venger nos parents
 La gloire qu'on remporte à punir les tyrans,
 Et faisons publier par toute l'Italie :
 « La liberté de Rome est l'œuvre d'Émilie !
 « On a touché son âme, et son cœur s'est épris ;
 « Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix. »

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste
 Qui porte à votre amant sa perte manifeste
 Pensez mieux, Émilie, à quoi vous l'exposez,
 Combien à cet écueil se sont déjà brisés ;
 Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

ÉMILIE.

Ah ! tu sais me frapper par où je suis sensible.
 Quand je songe aux dangers que je lui fais courir,
 La crainte de sa mort me fait déjà mourir ;
 Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose ;
 Je veux et ne veux pas, je m'emporte et je n'ose ;
 Et mon devoir confus, languissant, étonné,
 Cède aux rébellions de mon cœur mutiné.
 Tout beau, ma passion ! deviens un peu moins forte ;
 Tu vois bien des hasards, ils sont grands, mais n'importe :
 Cinna n'est pas perdu pour être hasardé.
 De quelques légions qu'Auguste soit gardé,
 Quelque soin qu'il se donne et quelque ordre qu'il tienne,
 Qui méprise la vie est maître de la sienne.
 Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit ;
 La vertu nous y jette, et la gloire le suit.
 Quoi qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse,
 Aux mânes paternels je dois ce sacrifice ;
 Cinna me l'a promis en recevant ma foi :
 Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.
 Il est tard, après tout, de m'en vouloir dédire.
 Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire ;
 L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui ;
 Et c'est à faire enfin à mourir après lui.

SCÈNE III. — CINNA, ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

Mais le voici qui vient. Cinna, votre assemblée
 Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée ?

Et reconnaissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis?

CINNA.

Jamais contre un tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue,
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord ;
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse,
Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse ;
Et tous font éclater un si puissant courroux,
Qu'ils semblent tous venger un père comme vous.

ÉMILIE.

Je l'avais bien prévu, que, pour un tel ouvrage,
Cinna saurait choisir des hommes de courage,
Et ne remettrait pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Émilie et celui des Romains.

CINNA.

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle !
Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et, dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
« Qui doit conclure enfin nos desseins généreux ;
« Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
« Et son salut dépend de la perte d'un homme,
« Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
« A ce tigre altéré de tout le sang romain.
« Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues !
« Combien de fois changé de partis et de ligues,
« Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
« Et jamais insolent ni cruel à demi ! »
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté ;

Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers ;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable ;
Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat ;
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
Rome entière noyée au sang de ses enfants :
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques :
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé ;
Le fils tout dégoutant du meurtre de son père,
Et, sa tête à la main, demandant son salaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels ?
Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissements, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?
Je n'ai point perdu temps, et, voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
« La perte de nos biens et de nos libertés,
« Le ravage des champs, le pillage des villes,
« Et les proscriptions, et les guerres civiles,
« Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
« Pour monter sur le trône et nous donner des lois.
« Mais nous pouvons changer un destin si funeste,

« Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste,
 « Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,
 « Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui :
 « Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître ;
 « Avec la liberté Rome s'en va renaitre ;
 « Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
 « Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
 « Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice :
 « Demain au Capitole il fait un sacrifice ;
 « Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
 « Justice à tout le monde, à la face des dieux :
 « Là, presque pour sa suite, il n'a que notre troupe ;
 « C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe ;
 « Et je veux pour signal que cette même main
 « Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.
 « Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
 « Fera voir si je suis du sang du grand Pompée ;
 « Faites voir, après moi, si vous vous souvenez
 « Des illustres aïeux de qui vous êtes nés. »
 A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,
 Par un noble serment, le vœu d'être fidèle :
 L'occasion leur plaît ; mais chacun veut pour soi
 L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.
 La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :
 Maxime et la moitié s'assurent de la porte ;
 L'autre moitié me suit, et doit l'environner,
 Prête au premier signal que je voudrai donner.
 Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.
 Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
 Le nom de parricide ou de libérateur,
 César celui de prince ou d'un usurpateur.
 Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
 Dépend ou notre gloire ou notre ignominie ;
 Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans,
 S'il les déteste morts, les adore vivants.
 Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
 Qu'il m'élève à la gloire ou me livre au supplice,
 Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
 Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

ÉMILIE.

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire.

Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire ;
 Et, dans un tel dessein, le manque de bonheur
 Met en péril ta vie, et non pas ton honneur.
 Regarde le malheur de Brute et de Cassie ;
 La splendeur de leurs noms en est-elle obscurcie ?
 Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins ?
 Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ?
 Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,
 Autant que de César la vie est odieuse ;
 Si leur vainqueur y règne, ils y sont regrettés,
 Et par les vœux de tous leurs pareils souhaités.
 Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie ;
 Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie ;
 Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris,
 Qu'aussi bien que la gloire Émilie est ton prix ;
 Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs l'attendent,
 Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent.
 Mais quelle occasion mène Évandré vers nous ?

SCÈNE IV. — CINNA, ÉMILIE, ÉVANDRE, FULVIE.

ÉVANDRE.

Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi ! Le sais-tu bien, Évandré ?

ÉVANDRE.

Polyète est encor chez vous à vous attendre,
 Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,
 Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher ;
 Je vous en donne avis, de peur d'une surprise.
 Il presse fort.

ÉMILIE.

Mander les chefs de l'entreprise !

Tous deux ! en même temps ! Vous êtes découverts !

CINNA.

Espérons mieux, de grâce.

ÉMILIE.

Ah ! Cinna, je te perds !

Et les dieux, obstinés à nous donner un maître,
 Parmi tes vrais amis ont mêlés quelque traître.
 Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris.

Quoi! tous deux! et sitôt que le conseil est pris!

CINNA.

Je ne vous puis céler que son ordre m'étonne;
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne;
Maxime est comme moi de ses plus confidants,
Et nous nous alarmons peu-être en imprudents.

ÉMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna, ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême;
Et, puisque désormais tu ne peux me venger,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger;
Fuis d'Auguste irrité l'implacable colère.
Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père;
N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment;
Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi! sur l'illusion d'une terreur panique,
Trahir vos intérêts et la cause publique!
Par cette lâcheté moi-même m'accuser,
Et tout abandonner quand il faut tout oser!
Que feront nos amis si vous êtes déçue?

ÉMILIE.

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est suée?

CINNA.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas;
Vous la verrez, brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les supplices,
Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrais suspect à tarder davantage.
Adieu. Raffermissiez ce généreux courage.
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux,
Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux :
Heureux, pour vous servir, de perdre ainsi la vie,
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

ÉMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient;
Mon trouble se dissipe et ma raison revient.
Pardonne à mon amour cette indigne faiblesse :
Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confesse.

Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir
A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle assurance,
Digne de notre amour, digne de ta naissance;
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain,
Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne;
Ta mort emportera mon âme vers la tienne;
Et mon cœur, aussitôt percé des mêmes coups...

CINNA.

Ah! souffrez que tout mort je vive encore en vous;
Et du moins en mourant permettez que j'espère
Que vous saurez venger l'amant avec le père.
Rien n'est pour vous à craindre; aucun de nos amis
Ne sait ni nos desseins, ni ce qui m'est promis;
Et, leur parlant tantôt des misères romaines,
Je leur ai tu la mort qui fait naître nos haines,
De peur que mon ardeur, touchant vos intérêts,
D'un si parfait amour ne trahit les secrets:
Il n'est su que d'Évandre et de votre Fulvie.

ÉMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,
Puisque dans ton péril il me reste un moyen
De faire agir pour toi son crédit et le mien;
Mais si mon amitié par là ne te délivre,
N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre.
Je fais de ton destin des règles à mon sort,
Et j'obtiens ta vie, ou je suivrai ta mort.

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

ÉMILIE.

Va-t'en, et souviens-toi seulement que je t'aime.